LF
R339kx

Regnard, Jean François

Le légataire universel.

3 1761 09936594 2

Rt

LP
R339KX

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

DE REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de douze sols.

390474
22.3.41

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

GERONTE, Oncle d'Eraſte.

ERASTE, Amant d'Iſabelle.

Mde. ARGANTE, Mere d'Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Mde. Argante.

LISETTE, Servante de Géronte.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

M. CLISTOREL, Apothicaire.

M. SCRUPULE, } Notaires.
M. GASPARD, }

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, chez M. Géronte.

LE LÉGATAIRE COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

BON jour Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour, belle Lisette;
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiette,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit,

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis long-temps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal envain;

Il n'évitera pas celui du Médecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochyme
Eſt à ſon art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Etendra de ſon long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apothicaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce ſeroit le dernier de ſa vie;
Il eſt tombé ſur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ſes bouillons de bouche, & des poſtérieurs;
Tu prends ſoin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs:
Auſſi, ſans me targuer d'une vaine ſcience,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peſte, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les ſoins qu'il te fait employer?

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai, pour récompenſe,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à ſon nez, des mots aſſez piquants:
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'eſt le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie;
Je ne puis exprimer où va ſa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans ſon fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Médecin, pris un Apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, & de taille ſommaire:
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent;
Et qu'attendu ſa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court, il fera de trés-longues parties.

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies
Doivent me racquitter de ſon avare humeur :
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament ?

LISETTE.

Dans peu de temps, j'eſpere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt très-bien eſpérer : j'eſpere bien encor
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on diroit, à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déjà ne ſont-ils pas aſſez de concurrens,
Sans t'aller mettre encore au rang des aſpirans ?
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Géronte,
Il en a tant & tant, que par fois j'en ai honte :
Des oncles, des neveux, des nieces, des couſins,
Des arriere-couſins remués des germains :
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent ſept mâles vivans ; juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oui ! Mais mon maître aſpire à la plus groſſe part ;
J'en pourrois bien auſſi tirer ma quote-part ;
Je ſuis un peu parent, & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette ſur-tout,
Qu'Eraſte que je ſers trouvoit fort à ſon goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes ;

Et de Monsieur Géronte il s'en faudroit bien peu
Que par-là je ne fusse un arriere-neveu.

LISETTE.

Oui-dà ; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primò*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chere :
Secundò, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr & bien fidele,
Fasse le dit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cent livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente ;
Ce don de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire ;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable ! Crispin, tu plaides comme un ange !

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paroît-il étrange !
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un Procureur.
Sa femme étoit jolie ; &, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne. Hè ! pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter.

Un Procureur n'eſt pas un homme fort traitable.
Sur ſa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans ſans en ſortir ;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

MAis mon maître paroît.

ERASTE.

Ah ! te voilà, Liſette !
Guéris-moi, ſi tu peux, du ſoin qui m'inquiette.
Hé bien ! mon oncle eſt-il en état d'être vu ?

ERASTE. Liſette

Ah ! Monſieur, depuis hier il eſt encor déchu ;
J'ai cru que cette nuit ſeroit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois, pour jamais, ſa paupiere.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui ſerviront guere, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah Ciel ! que dis-tu là ?

LISETTE.

C'eſt la vérité pure.

ERASTE.

Quel que ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte,
Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite.
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;
Cependant la nature, excitant la triſteſſe,

Faisoit quelque conflit avecque l'allégresse ;
Qui, par certains ressorts & mélanges confus,
Combattoient tour-à-tour, & prenoient le dessus ;
Ensorte que l'espoir.... la douleur légitime....
L'amour.... On sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étois & triste & gai.

ERASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincére ;
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire ;
Quoiqu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas ! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance ;

LISETTE.

Elle est très-bien fondée ; &, depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage.
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi de l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ERASTE.

Ah ! Lisette,
Que tu flattes mes sens ! que ma joie est parfaite !
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui ;
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puissant que lui,
L'Amour, parle à mon cœur : la charmante Isabelle

Est de tous mes desirs une cause plus belle ;
Et pour le testament me fait faire des vœux....

LISETTE.

L'Ambur & l'Intérêt seront contens tous deux.
Seroit-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devint le sot partage ?
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aise.
Car vous savez, Monsieur....

ERASTE.

Va, tranquillise-toi ;
Ce que j'ai dit, est dit ; repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose ;
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause ;
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisant, ni plus respectueux,
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre ;
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille là connoit bien votre cœur !
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle ?
Regardez-la, Monsieur ; elle est & jeune & belle :
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as trop long-temps parlé de tes affaires ;
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin ;
L'un s'appelle Gaspard, & demeure à ce coin ;
Et l'autre un peu plus bas, & se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GERONTE.

AH ! bon jour, mon neveu.

ERASTE.

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé ;
De grace, asséyez-vous.

LE LAQUAIS *apporte une chaise.*

ERASTE.

Ote donc cette chaise ;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.

LE LAQUAIS, *ôte la chaise, apporte un fauteuil & sort.*

GERONTE.

J'ai, cette nuit été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :
Un pareil, à coup sûr, emporteroit la place.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

ERASTE.

VOus voilà beaucoup mieux ; & le Ciel, par sa grace,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GERONTE.

Oui, j'aimerois assez ce que tu me proposes ;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues !....
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues.
Qui pourroit s'en passer, & mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oui, vous avez raison ; c'est une tyrannie :
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tachons à réparer les forces quoi qu'il coûte.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
La maison n'en vaut pas la réparation,
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires !

LISETTE.

Oui, Monsieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentimens aussi ;
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à-peu-près de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ai des collatéraux....

LISETTE.

Oui vraiment, & beaucoup.

GERONTE.

Qui, d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ERASTE.

Votre santé me touche, & me plaît davantage
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me venger
D'un vain tas d'héritiers & les faire enrager,
Choisir une personne honnête & qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien & la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bon soir avec un pied de nez:
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrois, je crois, exprès de l'autre monde.

GERONTE.

Quoique déjà je sois atteint & convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir long-temps vécu;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu;
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Eſt-il vrai ?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien :
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante !

ERASTE.

Oui : dans ſes procédés elle eſt toute charmante.

GERONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh ! la connois-tu ?

ERASTE.

Fort.
C'eſt une fille ſage, & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a verſé dans ſon ame
Les qualités qu'on doit chercher en une femme ?

ERASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouſer.

ERASTE.

Vous, mon oncle ?

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégreſſe extrême.

LISETTE.

Miſéricorde ! Hélas ! Ah ! Ciel, aſſiſte-nous.
De quelle malheureuſe allez-vous être époux ?

GERONTE.

D'Iſabelle, en ce jour ; &, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en ſuis très content;
Je voudrois, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux, & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, aſtmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la noce au tombeau!

GERONTE.

Je ſais ce qu'il me faut: apprenez, je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie.
Je prends une compagne, & de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands ſecours,
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers qui toujours veille & dort à ma porte;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à ſon devoir fidelle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zele;
Et de ſon chaſte amour récueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juſte, & ne ſauroit mieux faire,
Que de ſe ménager un ſecours néceſſaire:
Une femme économe & pleine de raiſon
Prendra ſeule le ſoin de toute la maiſon.

GERONTE, *l'embraſſant.*

Ah! le joli garçon! Aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainſi qu'on lui voit prendre?

ERASTE.

Votre bien ſeul m'eſt cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien;
Quoi qu'il puiſſe arriver, je te ferai du bien;
Et tu ne ſeras pas fruſtré de ton attente.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MAis quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monſieur, Madame argante
Et ſa fille ſont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

GERONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GERONTE, *à Liſette.*

MOn chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GERONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment
Elles le ſentiront de reſte aſſurement.

SCENE VII.

Mde. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

Mde. ARGANTE.

NOus avons ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles :
Vous avez, ce dit-on très-mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit ;
Ils me voudroient déjà voir dans la sepulture :
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, où du moins peu s'en faut ;
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je ferois bien malade, & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Mde. ARGANTE.

Ma fille, en ce moment, vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oui, Madame, c'est vous (pour le moins je m'en flatte)
Qui guérirez mes maux ; mieux qu'un autre Hippocrate ;
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique ;
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sais pas, Monsieur, pour quoi vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, & vous me surprenez.

Mde. ARGANTE.

Mde. ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier & ses maux & son âge;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir;
Mais peut-être Monsieur, par cette loi sévére,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espére.
Je sais ce que je suis, & le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remede à ses maux;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la Médecine:
Je connois bien mes yeux; ils ne feront jamais
Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler:
Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.

(*Haut.*)

Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous: Madame est vive & belle;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans;
Vous, vous êtes majeur, & depuis très long-temps.
A votre âge, doit-on parler de mariages!
Employez le Notaire à de meilleurs usages:
C'est un bon testament; un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de desir, de ménage,
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment, c'eſt fort bien fait :
Qui vous a donc ſi bien affilé le caquet ?

LISETTE.

La raiſon.

GERONTE, *à Mde. Argante & à Iſabelle.*

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées ;
Elle me dit par fois librement ſes penſées ;
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la ſorte ;
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte.
Il veut ſe marier ; & n'a-t-il pas raiſon
D'avoir un héritier, s'il peut, de ſa façon ?
Quoi ! refuſera-t-il une aimable perſonne
Que ſon heureux deſtin lui réſerve & lui donne !
Ah ! le Ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits !

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire ?

ERASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne ſauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

Mde. ARGANTE.

Ma fille ſait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oui, je vous ſoutiens, moi, qu'une jeune perſonne :
Malgré ſa répugnance, & l'orgueil de ſes ſens,
Doit ſuivre aveuglement le choix de ſes parens ;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage :
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour....

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies ;
Et tous les Médecins qui connoissent ses maux,
Ont juré Galien, qu'à son retour des eaux,
Il n'auroit sûrement ni goute sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que, dans fort peu de temps,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis Médecin non plus qu'Apothicaire,
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, le remede agit à certain point....

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle qu'avez-vous? vous changez de visage ?

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah ! ah !.... Madame, il faut que je vous dise adieu ;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Mde. ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GERONTE.

Eraste, conduis-les. Excusez-moi de grace,
Si je ne puis rester plus long-temps avec vous.

(*Il s'en va avec son Laquais.*)

SCENE VIII.

Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Isabelle.*

MADAME, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dès la premiere fois,
Que les médicamens qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour !

Mde. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

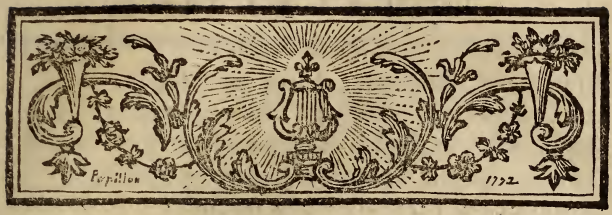
Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCENE IX.

LISETTE, *seule.*

MOI, je vais là dedans vaquer à mon emploi ;
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue !

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mde. ARGANTE.

C'Est trop nous retenir, laiſſez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laiſſer ſortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'eſpérance.

Mde. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi! vous aurez, Madame, aſſez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté,
Après m'avoir promis la charmante Iſabelle?
Pourrai-je; ſans mourir, me voir ſéparé d'elle?

Mde. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites ſerment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ſes biens donation entiere;
En épouſant ma fille, il offre de le faire;
Ai-je tort?

ERASTE, *à Iſabelle.*

Vous, Madame, y conſentirez-vous?

ISABELLE.

Assurément, Monsieur, il sera mon époux,
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,
Devoit de ses parens suivre la volonté ?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice
Pour rompre ses projets, je flattois son caprice ?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
(*à Mde. Argante.*)
Mon oncle est ainsi fait. L'intérêt peut-il faire,
Que vous sacrifiez une fille si chere ?

Mde. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ERASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de maniere
Que les choses iront ainsi que je l'espére,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

Mde. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé lui répugne au mariage ?
Que je serois bientôt cause de son trépas ;
Que l'affaire est rompue, & qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux ! qu'il est digne d'envie !
Mais Lisette s'avance, & j'entends quelque bruit.

SCENE II.

LISETTE, Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

ERASTE, *à Lisette.*

COMMENT mon oncle eſt-il ?

LISETTE.

Le voilà qui me ſuit.

Mde. ARGANTE, *à Eraſte.*

Je vous laiſſe avec lui, pour moi, je me retire.
Mais avant de partir je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, ſecondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ bien ! vous ſouffrirez que votre oncle, à ſon âge,
Faſſe devant vos yeux un ſi ſot mariage ;
Qu'il vous fruſtre d'un bien que vous devez avoir !

ERASTE.

Hélas ! ma pauvre enfant, j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais l'affaire n'eſt pas encore conſommée.
Et ſon feu pourroit bien s'en aller en fumée,
La mere, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, & lui faire comprendre
Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.

Et que deviendroit donc enfin le teſtament
Sur lequel nous fondons toutes nos eſpérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraſte & de Criſpin ?
Il faut, par notre eſprit, faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à ſon Apothicaire ;
C'eſt un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance
Qu'il faut laiſſer aux ſots. Mais Geronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, LE LAQUAIS, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MA colique m'a pris aſſez mal-à-propos ;
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées ?

ERASTE.

On ſait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE.

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une ſeconde fois :
Suffit qu'en épouſant il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il eſt vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De ſonger, à mon âge, à faire une alliance :
Mais, puiſque j'ai promis,...

LISETTE.

LISETTE.

Ne vous contraignez point ;
On n'eſt pas aujourd'hui ſcrupuleux ſur ce point.
Monſieur acquittera la parole donnée.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté ; ſuivons ma deſtinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, & qui parût nouveau.

ERASTE.

Répoſez-vous ſur moi des ſoins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne ſur ce point bien mieux qu'un Médecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un ſi grand feſtin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec ſoin répandue,
Puiſſe nous racquitter de votre triſte vue :
Il faut entendre auſſi ronfler les violons ;
Et je veux avec vous danſer les cotillons.

GERONTE.

Je valois, dans mon temps, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, *à part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS *de Mde. Argante*, GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

LE LAQUAIS *de Mde. Argante.*

MA Maîtreſſe, qui ſort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE, *prenant le billet.*

Pour ma ſanté, ſans doute, elles ſont inquietes.
Liſons. Va me chercher, Liſette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer ?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

„ Depuis notre entrevue, Monsieur, j'ai fait réflexion „ sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient „ ni à l'un ni à l'autre ; ainsi vous trouverez bon, s'il „ vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je reti- „ re la mienne, & que je sois votre très-humble & très- „ obéissante servante,

„ ARGANTE.

Et plus bas,

„ ISABELLE.

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, & quitter le service,
Voilà votre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela ?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis,
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis,
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitois dans ce péril extrême :
Un sort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le crois.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire ?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarres, des toux, des obstructions ?

GERONTE, *au Laquais de Mde. Argante.*

Attends un peu là-bas, & que rien ne te presse ;
Je vais faire à l'instant, réponse, à ta maîtresse.

LE LAQUAIS *de Mde. Argante sort.*

SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

GERONTE.

VOYEZ comme je prends promptement mon parti !
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ERASTE.

C'étoit témérité, dans l'âge où vous voilà,
Mal sain, fiévreux, gouteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire, en un jour si célebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon dessein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez bien, & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquille, & qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel
Par un bon testament.

ERASTE.

Ah ! Monsieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie :
Je ne puis, sans soupirs, vous ouir prononcer

Le mot de testament ; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit long-temps, le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrois survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon Légataire unique.
J'ai deux parens encor pour qui le sang s'explique :
L'un est fils de ma sœur, & tu sais bien son nom,
Gentilhomme Normand, assez gueux, ce dit-on,
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de mon frere, & par ainsi ma niece,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié sincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus ! le legs seroit exorbitant.
Un neveu Bas-Normand, une niece du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela !
Fi ! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GERONTE.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, & retourner contens,
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise, & soutenir noblesse.

ERASTE.

N'êtes vous pas Monsieur, maître de votre bien ?
Tout ce que vous ferez je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi je trouve mal cette derniere clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le Laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier, & reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer !

GERONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner ;
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de Madame Argante échauffera la bile ;
J'en suis bien assuré. Viens, Eraste ; suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monsieur, est ma suprême loi.

SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

NOs affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.

SCENE VIII.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

AH ! te voilà, Crispin ! Et d'où diantre viens-tu ?

CRISPIN.

Ma foi pour te servir j'ai diablement couru ;
Ces Notaires sont gens d'approche difficile ;
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville :
Je les ai déterrés où l'on m'avoit instruit :
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec des Dames qui m'ont parut de bonne mine.

Je crois qu'ils passoient là quelque acte à la sourdine ;
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh ! diable !
A son âge, il voudroit nous faire un tour semblable !

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour ;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un héritier en forme :
Mais le Ciel, par bonheur, en ordonne autrement.
Il pense maintenant à faire un testament
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.
La nouvelle est trop bonne ; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse & rembrasse, & ma foi, de bon cœur ;
Et qu'un épanchement de joie & de tendresse,
En te congratulant..... L'amour qui m'intéresse....
La nouvelle est charmante, & vaut seule un trésor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens sois sage & plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais, comme en ce bas monde il n'est nuls biens parfaits
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mille écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide !
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant que je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas ?
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Geronte;
Vous avez fait ſans moi trop vîte votre compte.
Et qui ſont ces parens ?

LISETTE.

L'un eſt un bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaiſe & Caen :
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans douaire,
Qui dans le Maine fait ſa demeure ordinaire;
Plaideuſe, s'il en fut comme on m'a dit ſouvent,
Qui de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſence.
Puiſque pour ſes procès elle a ſi bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Criſpin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arſenal, quelque ruſe nouvelle,
Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parens ?

LISETTE.

Jamais.
Il a ſu ſeulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu ?

LISETTE.

Geronte, tu le sais, ne t'a presque point vu ;
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée,
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, & le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je ferai ce quelqu'un, je te le promets bien ;
De la succession les parens n'auront rien :
Et je veux que Geronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités, de plus, qu'il les maudisse ;
Eux & leurs descendans à perpétuité,
Et tous les rejettons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi ! tu pourrois, Crispin....

CRISPIN.

Va, demeure tranquille ;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile :
Car je dois t'épouser, si....

LISETTE.

D'accord..... mais enfin....

CRISPIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but ; ne sais-je point des tienhes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, & tu devras long-temps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquietes,
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes :
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Geronte. Adieu. Fuis, sauve-toi
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCENE IX.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE, *tenant une lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere :
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle sera surprise assurément.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la lettre ?
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GERONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie....

ERASTE.

Vous ne sauriez, Monsieur, me donner plus de joie :

GERONTE.

Dis-leur, de bouche encore, qu'elles ne pensent pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas....

ERASTE.

De vos intentions je sais tout le mystere.

GERONTE.

Que je vais, à l'instant, te nommer légataire ;
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit,
Elles en creveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos, je sais ce qu'il faut dire ;
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCENE X.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

OUI, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger & plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'apperçois quelqu'un.

SCENE XI.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'EST votre Apothicaire ;
Monsieur Clistorel.

GERONTE, *à Cliſtorel.*

Ah! Dieu vous gard'en ces lieux.
Je ſuis, quand je vous vois, plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bon jour, Monſieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître ;
Vous paroiſſez faché. Quoi ?

CLISTOREL.

J'ai raiſon de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis ſi fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a miſe ?

GERONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos ſottiſes.

GERONTE.

Comment ?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh ! Monſieur, quelle eſt-elle ?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, & c'eſt un fait certain,
Que de vous marier vous formez le deſſein.

LISETTE.

Quoi ! ce n'eſt que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc ! Dans la vie
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela ſeroit, pourquoi vous récrier,
Vous, que depuis un mois on vit rémarier ?

CLISTOREL.

Vraiment, c'eſt bien de même ! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requiſe en mariage ?
Je vous trouve plaiſant ! & vous avez raiſon
De faire avecque moi quelque comparaiſon !
J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Cliſtorel ; (Dieu veuille avoir ſon ame !)
Et, ſi dans mes travaux la mort ne me ſurprend,
J'eſpere à la ſeconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce ſera très bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'eſt point fait, croyez-moi, pour ce genre d'eſcrime;
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphoriſme ſûr ; il n'eſt point de milieu :
„ Tout vieillard qui prend fille alerte & trop fringante,
„ De ſon propre couteau ſur ſes jours il attente.
Virgo libidinoſa ſenem jugulat.

LISETTE.

Quoi ! Monſieur Cliſtorel, vous ſavez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire Médecin.

CLISTOREL.

Moi ! le Ciel m'en préſerve, & ce ſont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont ſottement intenté ;

Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils vouloient obliger tous les Apothicaires
A faire & mettre en place eux-mêmes leurs clisteres ;
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fi donc ! Ces Médecins sont de plaisantes gens !

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprentif, ces fonctions secretes.
C'étoit, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un Corps quel affront c'eût été !

GERONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques à bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait. Ces Messieurs vouloient vous offenser ;
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,
Pour crever ; & moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais, Monsieur....

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines

Avec de bons syrops & drogues anodines,
De bon catholicon....

GERONTE.

Monsieur....

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polichreste extrait & raffiné....

GERONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique;
Quelque bon lavement fort & diurétique;
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme !....

GERONTE.

Mais....

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais....
S'il lui falloit....

LISETTE.

Monsieur....

CLISTOREL

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel, ou de décoction....
Je le verrois crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais, Monsieur Clistorel....

CLISTOREL

Le plaisant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCENE XII.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

QUE le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la sorte :
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus; son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer Apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque syrop à part,
Casse, séné, rhubarbe, & le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.
Ce Monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

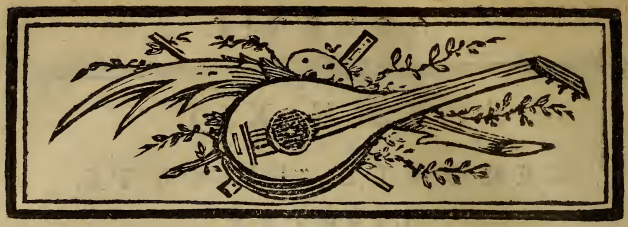
Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament de me faire du bien.

GERONTE.

(bas à part.)

Je t'en ferai, pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE,

GERONTE.

ERaste ne vient point me rendre de réponſe.
Qu'eſt-ce que ce délai me prédit & m'annonce !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant !
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen auſſi tragi-comique.

GERONTE.

Je ſuis content de moi dans cette occaſion,
Et Monſieur Cliſtorel a fort bonne raiſon.
C'étoit, la pierre au cou, la tête la premiere
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien,

SCENE II.

CRISPIN *en Gentilhomme campagnard*, GERONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

HOLA, quelqu'un, holà !
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante ?
J'ai beau heurter, crier, aucun ne ſe préſente.
Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon !

LISETTE.

Eh ! qui, diantre, chez nous heurte de la façon !
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, Monſieur ? Quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite !
(*bas.*)
Dieu me pardonne ! c'eſt Criſpin ; c'eſt lui, ma foi !

CRISPIN, *bas à Liſette.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant ; c'eſt moi.
(*haut.*)
Bon jour, bon jour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit ſon domicile ;
Pourroit-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? Le voilà.

CRISPIN, *lui ſecouant le bras.*

Parbleu, j'en ſuis bien aiſe. Ah ! Monſieur, touchez-là
Je ſuis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez-là de rechef. Le plaiſir me tranſporte
Au point que je ne puis aſſez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme aſſurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut être.

Je vois que vous avez peine à me reconnoître :
Mes traits vous ſont nouveaux: ſavez-vous bien pourquoi?
C'eſt que vous ne m'avez jamais vu.

GERONTE.

Je le crois.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon pere, Alexandre Chcupille,
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence ;
Mais un ami ſenſé lui dit, en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere, en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encore aſſez l'ordre des temps ;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir ſi prompte,
Qu'à tout conſidérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Apprenez, mon neveu, ſi par haſard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot, aux diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage ; & nul ne peut lui reprocher
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en ſoit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,

Je ſuis votre neveu, quoi qu'en diſe l'envie,
De plus votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour récueillir votre ſucceſſion.

GERONTE.

C'eſt bien fait, & je loue aſſez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre ?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, ſoyez ſur que je ne partirai
Qu'aprés vous avoir vu bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE, *bas à Geronte.*

Vous avez un neveu, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GERONTE, *bas à Liſette.*

A te dire le vrai, j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la ſucceſſion ſera des plus complettes
Que je vais manier de l'or à pleine main ;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je ſais que, pour un ſou, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez feſſer dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'uſurier & de feſſe-Matthieu.

GERONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, ſi de mes deux bras j'avois encore l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi ?

GERONTE.

Oui, vous, & dans l'inſtant, ſortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi ;

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir & de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encore vivre & mourir.

LISETTE.

Ah Ciel ! quel garnement !

GERONTE, *bas.*

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, ma mie ;
Au bel appartement mene-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré ;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied,
Bonne chere, grand feu : que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée :
Fais main-basse sur tout ; le bon-homme a bon dos ;
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir, il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie ;
Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GERONTE, *à part.*

Grands Dieux ! vit-on jamais insolence semblable !

LISETTE, *bas à Geronte.*

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable.
Pour le faire sortir, employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour ?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;
Et je n'ai tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix, mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou, dans peu,
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laiſſe.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promeſſe,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! quel homme voilà?
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné-là?

GERONTE.

Ce n'eſt point mon neveu; ma ſœur étoit trop ſage;
Pour élever ſon fils dans un air ſi ſauvage:
C'eſt un fieffé-brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous:
Dans ſes yeux dans ſes traits, un je ne ſais quoi brille;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau Gentilhomme?

GERONTE.

Moi, lui laiſſer mon bien! J'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon préſage,

N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Auroit aussi bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à nos dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait: il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'assomment pas un oncle assez agé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Eraste revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

TU te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ERASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amene.

GERONTE.

Que dis-tu de ses airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta présence,

Pour réprimer l'excès de ſon impertinence ;
Liſette en eſt témoin.

LISETTE.

Ah ! le mauvais pendard ,
A qui Monſieur vouloit de ſon bien faire part !

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me ſuis acquitté de ma commiſſion ,
Et tout s'eſt fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une ame indifférente ;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu ,
Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire ,
(Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton....)

GERONTE.

Oui , je te l'ai promis , c'eſt mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des ſurpriſes
Dont elles ne ſeront de ſix mois bien remiſes.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci ,
Qui doit bien vous ſurprendre , & m'a ſurpris auſſi ;
C'eſt que Madame Argante , aimant votre famille ,
M'a propoſé , tout franc , de me donner ſa fille ;
Et d'acquitter ainſi , par un commun égard ,
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu ſu répondre à ces belles penſées !

ERASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées ,

Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GERONTE.

Ne t'embarrasse point encore de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi j'approuverois fort cet hymen & ce choix;
Il est tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix.
Il convient à Monsieur de suivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie! Et pourquoi! Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne sais pas, Monsieur, au vrai ce qu'il en est;
Mais tout le monde croit, à votre air triste & sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours & ton air d'insolence,
Tu pourrois, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, Monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avec liberté.

SCENE V.

LE LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une Dame, là-bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre niece.

GERONTE.

GERONTE.

Encore des parens :

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GERONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte ;
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

(*au Laquais.*)

Va-t-en la faire entrer.

SCENE VI.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Geronte.*

CONTRAIGNEZ-vous un peu ;
La niece aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parens, ce seroit bien le diable,
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VII.

CRISPIN *en Veuve, un petit Dragon lui portant la queue,* GERONTE, ERASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Geronte.*

CRISPIN *fait des révérences au Laquais de Geronte qui lui ouvre la porte. Le petit Dragon sort.*

(*à Geronte.*)

PERMETTEZ, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie & mon ravissement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime ;

Et que j'honore auſſi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Monſieur, c'eſt-là Criſpin.

ERASTE, *bas à Liſette.*

C'eſt lui, je le ſais bien ;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE, *à Eraſte.*

Elle a de la douceur & de la politeſſe.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN, *au Laquais de Geronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît ; le reſpect m'interdit.
(*à Geronte, avec le ton du reſpect.*)
Un fauteuil près mon oncle ! Un tabouret ſuffit.

LE LAQUAIS *donne un tabouret à Criſpin.*

GERONTE.

Je ſuis aſſez content déjà de la parente.

ERASTE.

Elle ſait vraiment vivre, & ſa taille eſt charmante.

LE LAQUAIS *donne un fauteuil à Geronte, une chaiſe à Eraſte, un tabouret à Liſette & ſort.*

SCENE VIII.

GERONTE, CRISPIN *en Veuve*, ERASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc ! vous vous moquez, je ſuis à faire peur,
Je n'avois autrefois que cela de groſſeur :
Mais vous ſavez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas âge ;
Cela gâte la taille, & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encore pour fille aſſurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,
A vingt ans mon mari m'a laissé mere & veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On auroit pu trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits;
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentimens digne d'une Artémise.

GERONTE, *à Crispin.*

Votre époux, vous laissant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après! Voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la postérité,

GERONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire;
On passe outre: je forme empêchement formel;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.

La cause est au Baillage ainsi revendiquée :
On plaide, & je me trouve enfin interloquée !

LISETTE.

Interloquée ! Ah Ciel ! quel affront est-ce là !
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât ?
Une femme d'honneur se voir interloquée !

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?
C'est un mot du Barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira ;
Mais Juge de ses jours ne m'interloquera ;
Le mot est immodeste, & le terme me choque ;
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GERONTE, *à Crispin.*

Elle est folle, & souvent il lui prend des accès....
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amene,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.
Ayant appris, Monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur....

ERASTE.

Comment donc ! Quel caprice ?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté souffre & la pudeur gémit....

GERONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité ?

GERONTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-long temps, avec Mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juste Ciel! Voyez les médisans!
De quoi se mêlent-ils? est-ce là leur affaire?

GERONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monsieur, assembler vos parens;
Et, pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les loix.

GERONTE.

Moi, me faire interdire!

LISETTE.

Ah Ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis.*

GERONTE, *se levant.*

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie;
Sortez d'ici, vous dis-je, & sans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment! battre une veuve & la violenter!
Au secours! Aux voisins! Au meurtre! On m'assassine

GERONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphémer!
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur!

CRISPIN.

Ne faites point la fiere;
On peut aussi vous mettre à la Salpêtriere.

LISETTE.

A la Salpêtriere!

CRISPIN.

Oui, ma mie, & sans bruit.
De vos emportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce mystere.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire.

CRISPIN.

Un Commissaire à moi! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à Commissaire?

ERASTE.

On verra ce que c'est;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement,
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Crispin.*

Misérable! tu mets un oncle à l'agonie!
La mauvaise famille & du Maine & de Caën!
Oui, tous ces parens-là méritent le carcan.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vrai, Crispin, & ton ardeur sincere...?

CRISPIN.

Envoyez donc, Monsieur, chercher un Commissaire :
Je l'attends de pied ferme.

ERASTE.

Ah ; juste Ciel ! c'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit ;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :
Ici des deux parens j'ai fait le personnage ;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ERASTE.

Quoi !....

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de Bas-Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coëffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire :
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur ;
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a sous cet habit, & d'esprit & de ruse !

ERASTE.

Enfin de ſes neveux l'oncle ſe déſabuſe ;
Il fait un teſtament qui doit combler mes vœux.
Eſt-il dans l'univers un mortel plus heureux !

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! Monſieur, apprenez un accident terrible ;
Monſieur Geronte eſt mort.

ERASTE.

Ah Ciel ! eſt-il poſſible ?

CRISPIN.

Quoi ! l'oncle de Monſieur ſeroit défunt ?

LISETTE.

Hélas !
Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme eſt bas ;
Arrivant dans ſa chambre, & ſe traînant à peine,
Il s'eſt mis ſur ſon lit ſans force & ſans haleine ;
Et, roidiſſant les bras, la ſuffocation
A tout d'un-coup coupé la reſpiration ;
Enfin il eſt tombé, malgré mon aſſiſtance,
Sans voix, ſans ſentimens, ſans pouls, ſans connoiſſance.

ERASTE.

Je ſuis au déſeſpoir. C'eſt ce dernier tranſport
Où tu l'as mis, Criſpin, qui cauſera ſa mort.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ! De ſa mort je ne ſuis point la cauſe ;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la choſe.
Pourquoi ſe ſaiſir-il ſi fort pour des diſcours ?
J'en voulois à ſon bien, & non pas à ſes jours.

ERASTE.

Ne déſeſpérons point encore de ſa vie ;
Il tombe aſſez ſouvent dans une léthargie
Qui reſſemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, pour le coup, il eſt à moitié mort.
Et moi, qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure;
Et qu'i ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah ! juſte Ciel ! Criſpin, quel triſte évenement ?
Mon oncle mourra donc ſans faire un teſtament :
Et je ſerois fruſtré, par cette mort cuelle,
De l'eſpoir d'obtenir la charmante Iſabelle.
Fortune, je ſens bien l'effet de ton courroux !

LISETTE.

C'eſt à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et préſenter un front digne de la tempête ;
Il n'eſt pas temps ici de répandre des pleurs :
Faiſons voir un courage au deſſus des malheurs.

ERASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premiérement, d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre-fort, ſonder les cabinets,
Démeubler la maiſon, s'emparer des effets.
Liſette, quelque-temps tiens ta bouche couſue ;
Si tu peux, va fermer la porte de la rue ;
Empare-toi des clefs, de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Sur-tout, dans l'action gardons le jugement.
Le ſort conſpire envain contre le teſtament :
Plutôt que tant de bien paſſe en des mains profanes ;
De Geronte défunt j'évoquerai les mânes ;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Liſette, & Criſpin, & l'Enfer, & les Dieux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *tenant le portefeuille de Geronte.*

AH ! mon pauvre Criſpin, je perds toute eſpérance,
Mon oncle ne ſauroit reprendre connoiſſance :
L'art & les Médecins ſont ici ſuperflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs univerſel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Criſpin, ne m'enrichira guére.

CRISPIN.

Liſette & moi, Monſieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien auſſi ſur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel deſtin, à nos deſirs contraire,
Epuiſe contre nous les traits de ſa colere,
Nos ſoins ne ſeront pas infructueux & vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triſte & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, ſi je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés ſur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reſte,
Pourra nous conſoler d'un coup auſſi funeſte.

ERASTE.

Il eſt vrai, cher Criſpin ; mais enfin tu ſais bien
Que cela ne fait pas preſque le quart du bien
Qu'en la ſucceſſion mes ſoins pouvoient prétendre ;
Et que le teſtament me donnoit lieu d'attendre :
Des maiſons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas :
Non que l'ardeur du gain & la ſoif des richeſſes
Me fiſſent reſſentir leurs indignes foibleſſes ;
C'eſt d'un plus noble feu que mon cœur eſt épris.
Je devois épouſer Iſabelle à ce prix :
Ce n'eſt qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de ſa mere obtenir les ſuffrages ;
Faute de teſtament, je perds, & pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raiſons, elles ſont trés-plauſibles ;
Mais ce ſont de ces coups imprévus & terribles,
Dont tout l'eſprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard ſa derniere demeure,
O Mort ! tu devois bien attendre encore une heure ;
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,
Et le tout ſe ſeroit paſſé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un eſpoir fondé ſur la juſtice
En ſtériles regrets paſſe & s'évanouiſſe ?
Ne ſaurois-tu, Criſpin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal ?
Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage :
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyois tantôt réparer cet échec ;
Mais à préſent j'échoue, & je demeure à ſec.
Un autre, en pareil cas, ſeroit auſſi ſtérile.

S'il falloit par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent & montrer ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, & réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casseroit la tête ;
Et cependant, Monsieur, le diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me désespérer !

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Eraste.*

LEs Notaires, Monsieur, viennent là-bas d'entrer ;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse :
Voyez ; que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse?

ERASTE.

Je vois, à tout moment, croître mon embarras.
Fais-en ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connoissance,
Et qu'il ne peut parler ?

LISETTE.

Non, pas encore, je pense.

ERASTE.

Crispin....

CRISPIN.

Monsieur ?

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas ?

ERASTE.

Juste Ciel !

CRISPIN.

Ha !

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi !

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi ! les renverrons-nous ?

CRISPIN.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?
Qu'en pouvons nous tirer qui nous soit salutaire ?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ERASTE, *arrêtant Lisette.*

Attends encore un peu. Je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, & la douleur me tue.

LISETTE.

Moi je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois ?

CRISPIN.

Attendez... Il me vient... Le dessein est bisarre ;
Il pourroit par hasard... J'entrevois ... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal, avec sa vision !

ERASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... Oui-dà... Non... Si, pourtant...
Pourquoi non ?.... On pourroit....

LISETTE.

Ne rêve donc point tant ;
Les Notaires là-bas ſont dans l'impatience :
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il eſt vrai, mais enfin j'accouche d'un deſſein
Qui paſſera l'effort de tout eſprit humain.
Toi, qui parois dans tout ſi légere & ſi vive,
Exerce à ce ſujet ton imaginative ?
Voyons ton bel eſprit.

LISETTE.

Je t'en laiſſe l'emploi.
Qui peut en fourberie être ſi fort que toi !
L'amour doit ranimer ton adreſſe paſſée.

CRISPIN.

Paix... Silence.... Il me vient un ſurcroît de penſée.
J'y ſuis, ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil aſſis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthouſiaſme où je ſuis.
Un grand bonnet fourré juſques ſur les oreilles,
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'eſt penſer à merveilles.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, dans ce jour, au gré de vos ſouhaits,
Vous ſerez légataire, & je vous le promets.
Allons, Liſette, allons, ranimons notre zele :
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,

Sa robe de malade & ſon bonnet de nuit ;
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire :
Et je cours te ſervir. Je reviens ſur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

TU m'arraches, Criſpin, des portes du trépas.
Si ton deſſein ſuccede au gré de notre envie.
Je veux te rendre heureux le reſte de ta vie.
Je ſerois légataire ! &, par même moyen,
J'épouſerois l'objet qui fait ſeul tout mon bien !
Ah ! Criſpin !

CRISPIN.

Cependant une terreur ſecrete
S'empare de mes ſens, m'alarme & m'inquiete :
Si la juſtice vient à connoître du fait,
Elle eſt un peu brutale, & ſaiſit au collet.
Il faut faire un faux-ſeing ; & ma main allarmée
Se refuſe au projet dont mon ame eſt charmée.

ERASTE.

Ton trouble eſt mal fondé depuis deux ou trois mois
Geronte ne pouvoit ſe ſervir de ſes doigts ;
Ainſi ſa ſignature, ailleurs ſi néceſſaire,
N'eſt point comme tu vois, requiſe en cette affaire,
Et tu déclareras que tu ne peux ſigner.

CRISPIN.

A de bonnes raiſons je me laiſſe gagner :
Et je ſens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai beſoin pour un ſi grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE, *apportant les hardes de Geronte*, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

DU bon homme Geronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis voilà, tout l'attirail.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte,
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe, dépéchons, passez-la dans mes bras,
Ah! le mauvais valet! Chaussez chacun un bas.
Çà le mouchoir de cou. Mets-moi vîte ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt; dissipons notre ennui:
Geronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui:
Voilà son air, ses traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec son habit, si son mal m'alloit prendre?

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion:
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encore ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux quand tu voudras, appeller les Notaires,
Me voilà maintenant en habit mortuaire.

LISETTE.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien, tous, dans cette affaire-ci.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus, Monsieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre;
Un éclat indiscret peut me faire connoître.
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice!
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *se jette brusquement sur le fauteuil.*

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un Dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amans!
Saura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux Notaires.* (*à Crispin.*)

ENtrez, Monsieur, entrez. Voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux Notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et si je me portois aussi bien que vous faites,
Je ne songerois guere à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a racourci la vie;
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution,
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude, & douce & balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la sorte!
(*à Lisette.*)
Messieurs, asséyez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il seroit à propos que Monsieur prit la peine
D'aller avec Madame en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter, Monsieur, un seul moment.

ERASTE.

Mon oncle, sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages & discretes;
Je puis leur confier mes volontés secretes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.

L'intitulé ſera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le ſtyle ordinaire.

(*Il dicte à M. Gaſpard qui écrit.*)

Pardevant.... fut préſent.... Geronte... *& cætera.*

(*à Geronte.*)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premiérement qu'on acquitte mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cents francs à mon Marchand de vin,
Un frippon qui demeure au cabaret voiſin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Meſſieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on ſe garde ſur-tout de me mettre trop près
De quelque Procureur chicaneur & mauvais;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;
Ce ſeroit tous les jours procédure nouvelle,
Et je ſerois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout ſe fera, Monſieur, ſelon votre déſir.
J'aurai ſoin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerai rien pour le rendre célebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement.
Se faſſe à peu de frais & fort modeſtement.
Il fait trop cher mourir, ce ſeroit conſcience:
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépenſe;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'eſt à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au teſtament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'eſt à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'inſtitue Eraſte, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon ſeul légataire,
Unique, univerſel.

ERASTE, *feignant de pleurer.*

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Lui laiſſant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaiſſelle, argent comptant, contrats, maiſons, billets;
Deshéritant, en tant que beſoin pourroit être,
Parens, nieces, neveux, nés auſſi-bien qu'à naître;
Et même tous bâtards, à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, *affectant de la douleur.*

Ce diſcours me fend l'ame. Hélas! mon pauvre maître!
Il faudra donc vous voir pour jamais diſparoître!

ERASTE, *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne & legue à Liſette préſente...

LISETTE, *de même.*

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
Non autrement....

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soutiens-là, mon neveu.

Et, pour récompenser l'affection, le zele
Que de tous temps, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands Dieux, que je vais perdre là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espece.

LISETTE, *de même.*

Ha! ha! ha!

ERASTE, *à part.*

Deux mille écus! je crois que le pendard se moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus;
Du plus clair de mon bien, seront pris & perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le Ciel vous fasse paix d'avoir de moi memoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire!
(à part.)
Il avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas.*

Le frippon m'a joué d'un tour de son métier.
(Haut à Crispin.)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse & legue à Crispin...

ERASTE, *bas.*

A Crispin?
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux services...

ERASTE, *bas.*

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus, & doit rendre à son maître...

ERASTE.

Vous ne connoissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connois ce Crispin, mille fois mieux que vous :
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux....

ERASTE, *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viageres ;
Pour avoir souvenir de moi dans ses prieres.

ERASTE, *à part.*

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN.

Trouvez-vous mon neveu,
Le présent malhonnête, & que ce soit trop peu ?

ERASTE.

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN.

Oui, sans laquelle clause,
Le présent testament sera nul, & pour cause.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs ?
Vous n'y pensez donc pas ?

CRISPIN.

Je sais ce que je fais ;
Et je n'ai point l'esprit si foible & si débile.

ERASTE.

Mais....

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ERASTE.

Si...

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Ne l'obſtinez point, je connois ſon eſprit;
Il le feroit, Monſieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE, *bas à Liſette.*

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une ſi juſte envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis,
A qui je pourrois faire un fideicommis?

ERASTE, *bas.*

Le ſcélérat encor rit de ma retenue;
Il ne me laiſſera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, *à Criſpin.*

Eſt-ce fait?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

ERASTE, *à part.*

Le Ciel en ſoit béni?

M. GASPARD.

Voilà le teſtament heureuſement fini.
(*à Criſpin.*)
Vous plaît-il de ſigner?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie;
Mais j'en ſuis empêché par la paralyſie
Qui, depuis quelques mois, me tient ſur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit teſtateur déclare, en cet endroit,
Que de ſigner ſon nom il eſt dans l'impuiſſance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un teſtament à faire eſt un peſant fardeau!
M'en voilà délivré; Mais je ſuis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Criſpin.*

Vous n'avez plus beſoin de notre Miniſtere?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laissez-moi, s'il vous plaît l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains: je reviendrai tantôt
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir, mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine & vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table & les chaises.*

Ai-je tenu parole?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle
Et faire un testament?

ERASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable?
De laisser à Lisette une somme semblable?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant!

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille?

ERASTE.

Comment donc traître?

CRISPIN.

CRISPIN.

Elle eſt un peu de la famille ;
Votre oncle, ſi l'on croit le lardon ſcandaleux,
N'a pas été toujours impotent & gouteux ;
Et j'ai dû lui laiſſer un peu de ſubſiſtance,
Pour l'acquit de ſon ame & de ma conſcience.

ERASTE.

Et de ta conſcience ! Et ces quinze cents francs
De penſion à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Eſt-ce encore pour l'acquit de cette conſcience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monſieur, s'eſtomaquer ſi fort.
On peut, en un moment, nous mettre tous d'accord.
Puiſque le teſtament que nous venons de faire,
Où je vous inſtiſtue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en préſerve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entrepriſe ;
Laiſſons la choſe au point où votre oncle la miſe

ERASTE.

Ce ſeroit cent fois pis ; j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve, auſſi bien, dans le fond de mon cœur
Certain remords cuiſant, certaine ſyndéreſe,
Qui furieuſement ſur l'eſtomac me peſe.

ERASTE.

Rentrons, Criſpin, je tremble, & ſuis perſuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé,
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas ! il étoit temps, ma foi, de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée ;
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jettant dans le fauteuil.*

MISERICORDE ! Ah ! Ciel ! Je me meurs ; je suis morte.

ERASTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte ?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf ; la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, *à Lisette.*

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler ?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Geronte....

CRISPIN.

Eh bien ? Geronte...

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah, prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir....

ERASTE.

Comment donc ? Que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces Messieurs dans la rue,

Où la mort du bon homme eſt déjà répandue,
Où même le Crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;
De la chambre, où giſſoit votre oncle ſans eſcorte,
Il m'a ſemblé d'abord entendre ouvrir la porte;
Et montant l'eſcalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant, Geronte ſur ſes pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame poſſédée
T'abuſe & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'eſt lui, vous dis-je, il parle....

(*Elle ſe retourne, voit Criſpin qu'elle prend pour Geronte, ſe leve & ſe ſauve dans un coin, en pouſſant un cri d'effroi.*)

Ah!

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE.

Excuſe, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, ſans détourner la vue,
Eſſoufflée & tremblante, ici je ſuis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux,
N'eſt qu'une léthargie, & qu'il n'en eſt que mieux.

ERASTE.

Avec quelle conſtance, au branle de ſa roue,
La fortune ennemie, & me berce, & me joue?

LISETTE.

O trop flateur eſpoir! Projets ſi bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le ſort nous renvoie!
Et l'avare Achéron lache encore ſa proie!
Vous le voulez, grands Dieux! ma conſtance eſt à bout;
Je ne ſais où j'en ſuis, & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vu tantôt ſi grand; ſi magnanime,

Un seul revers te rend foible & pusillanime.
Reprends des sentimens qui soient dignes de toi :
Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encore quelque Notaire ?

ERASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage
Qui pourroit bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plutôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCENE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon testament !
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service !

CRISPIN.

Juste Ciel ! sauve-moi des mains de la Justice !
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiete fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Mde. ARGANTE, *à Eraſte.*

QUEL eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépoſitaire?
On me ſoupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réuſſir en ſecret vos deſſeins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré ſon âge,
Reprendre de ſes ſens heureuſement l'uſage,
Le parti le meilleur, ſans uſer de délais,
Eſt de lui reporter vous-même ſes billets.

ERASTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles ſentimens qui regnent dans votre ame:
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace;
Le Ciel m'inſpirera ce qu'il faut que je faſſe:
Je le prends à temoin, ſi, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour mériter la charmante Iſabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele:
Mais on pardonnera ces tranſports amoureux,

(à Isabelle.)

Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Eraste.*

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un sentiment sincere.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte ;
Et tous les vains brillans dont la fortune éclate
Ne sauroient éblouir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur, non, je ne veux plus rien.

Mde. ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont forts bons dans un livre,
L'amour seul, quel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie & l'espérance ;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

Mde. ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque-temps encore les garder.
Pour recevoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, Mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi ?

ERASTE.

N'en rougissez point; ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sais, Monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission
De ces billets surpris on me croira complice;
En restitution je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCENE II.

CRISPIN, Mde. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

ERASTE.

C'Est Crispin que je vois;
(*à Crispin.*)
A qui donc en as-tu? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, Monsieur, allons; en homme de courage
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel?
(*à Mde Argante & à Isabelle.*)
En ce moment,
Souffrez que je vous mene à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue;
Laissons évaporer un peu sa bile émue;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénouement.
(*à Crispin.*)
Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être;
Et tu m'informeras s'il est temps de paroître.

SCENE III.

CRISPIN, *seul.*

NOus voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas.

SCENE IV.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé sur Lisette.*

JE ne puis revenir encore de ma foiblesse :
Je ne sais où je suis : l'éclat du jour me blesse ;
Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien long-temps dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement,
Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire :
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, Monsieur, ce que nous avons fait ;
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet ;
La peine que j'ai prise, & les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

GERONTE.

Où donc est mon neveu ? son absence m'ennuie.

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah ! le pauvre garçon, je crois n'eſt plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu là ? comment ?

CRISPIN.

Il s'eſt ſaiſi ſi fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort ;
Que, n'écoutant plus rien que ſa douleur amere,
Il s'eſt allé jetter....

GERONTE.

Où donc ? Dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſur ſon lit, où, baigné de ſes pleurs ;
L'infortuné garçon gémit de ſes malheurs.

GERONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joie ;
Et dis lui, de ma part, que le Ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendreſſe pour lui,
Qui connoit ſon bon cœur, & qui veut aujourd'hui ;
Lui montrer des effets de ſa reconnoiſſance.

CRISPIN.

S'il n'eſt pas encore mort, en toute diligence
Je vous l'amene ici.

SCENE V.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

MAis, à ce que je vois,
J'ai donc, Liſette, été plus mal que je ne crois?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,

Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les Notaires sont-ils venus ?

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE VI.

ERASTE, GERONTE, CRISPIN. LISETTE.

CRISPIN, *à Eraste.*

LE ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas ! à ce bonheur me serois-je attendu ?
Je revois mon cher oncle ; & le Ciel, par sa grace,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse !
Après l'avoir cru mort, il paroit à mes yeux !

GERONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en suis guere mieux :
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les symcopes, les crises
Dont, par la sympathie, il sentoit les reprises,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres.

SCENE VII.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

(*bas à Crispin.*)

MAis j'apperçois quelqu'un. C'est un des deux Notaires.

GERONTE.

Bon-jour, Monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

GERONTE.

Ici depuis long-temps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, Monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure,
Je savois bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? Pourquoi, pour quelle affaire ?

M. SCRUPULE.

C'eſt votre teſtament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon teſtament ?

M. SCRUPULE.

Oui, ſans doute, Monſieur.

LISETTE, *bas.*

Criſpin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je friſſonne de peur.

GERONTE.

Eh ! parbleu, vous rêvez, Monſieur, c'eſt pour le faire
Que j'ai beſoin ici de votre miniſtere.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monſieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté plein de ſens & raiſon.
Le repentir ſi-tôt ſaiſiroit-il votre ame ?
Monſieur étoit préſent auſſi-bien que Madame :
Ils peuvent là-deſſus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE, *bas.*

Que dire ?

LISETTE, *bas.*

Juſte Ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraſte étoit préſent ?

M. SCRUPULE,

Oui, Monſieur, je vous jure.

GERONTE.

Eſt-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah ! ne me parlez pas, Monſieur, de teſtament ;
C'eſt m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place ;
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Geronte.*

Je pourrois là dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament ?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à-peu-près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux Notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'étoit vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement : &, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire ?

GERONTE.

Oui....

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris aussitôt sa plume & son cornet,

Et que vous lui dictiez à votre fantaisie....

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Baronne, avec un grand tumulte,
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte !....

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison, & mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que Monsieur Cliftorel....

ERASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du Notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.

„ Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
„ Maitre Mathieu Geronte, en son fauteuil à bras,
„ Etant en son bon sens, comme on a pu connoître
„ Par le geste & maintien qu'il nous a fait paroître ;
„ Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
„ Lequel, après avoir réfléchi mûrement
„ Que tout est ici bas fragile & transitoire....

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher, & quelle ame assez noire
Ne se fendroit en quatre, en entendant ces mots ?

LISETTE.

Hélas ! je ne saurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer, mon ame est attendrie,
Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

„ Considérant que rien ne reste en même état ;
„ Ne voulant pas aussi décéder intestat....

CRISPIN.

Intestat !....

LISETTE.

Intestat !.... Ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites treves un moment à vos soupirs, Madame.
„ Considérant que rien ne reste en même état,
„ Ne voulant pas aussi décéder intestat....

CRISPIN.

Intestat !....

LISETTE.

Intestat !....

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire ;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
„ A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
„ Son susdit testament en la forme qui suit.

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en réponds.
Ce que c'est que de nous ! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

„ Je veux premiérement qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE, *lisant.*

Voici l'aveu que vous en faites.
„ Je dois quatre cents francs à mon Marchand de vin,
„ Un frippon qui demeure au cabaret voisin.

GERONTE.

Je dois quatre cents francs ! C'est une fourberie.

CRISPIN, *à Geronte.*

Excusez-moi, Monsieur ; c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez ;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GERONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroient guere.

M. SCRUPULE, *lisant.*

„ Je fais mon légataire unique, universel,
„ Eraste, mon neveu

ERASTE.

Se peut-il ?...Juste ciel !

M. SCRUPULE, *lisant.*

„ Deshéritant, en tant que besoin pourroit être,

Parents

„ Parens, nieces, neveux, nés auſſi-bien qu'à naître ;
„ Et même tous bâtards, à qui Dieu faſſe paix,
„ S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

GERONTE.

Comment ! moi, des bâtards ?

CRISPIN, *à Geronte.*

C'eſt ſtyle de Notaire.

GERONTE.

Oui, je voulois nommer Eraſte légataire.
A cet article-là, je vois, préſentement,
Que j'ai bien pu dicter le préſent teſtament.

M. SCRUPULE, *liſant.*

„ Je donne & legue en eſpece ſonnante,
„ à Liſette....

LISETTE.

Ah ! grands Dieux !

M. SCRUPULE, *liſant.*

„ Qui me ſert de ſervante ;
„ Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
„ Deux mille écus.

CRISPIN, *à Geronte.*

Monſieur.... en vérité... pour peu...
Non.. jamais.. car enfin.. ma bouche.. quand j'y penſe..
Je me ſens ſuffoquer par la réconnoiſſance.
(*à Liſette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embraſſant Geronte.*

Ah ! Monſieur...

GERONTE.

Qu'eſt ce à dire cela ?
Je ne ſuis point l'auteur de ces ſottiſes-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie ;

Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grace ?

GERONTE.

Comment ? six mille francs ? Quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie ?
(au Notaire.)
Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

„ *Item.* Je donne & legue...

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin ;
Et l'on va me jetter....

M. SCRUPULE.

„ A Crispin...

CRISPIN, *se fait petit.*

GERONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

„ Pour tous les obligeans, bons & loyaux services
„ Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
„ Et qu'il peut bien encore lui rendre à l'avenir....

GERONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M, SCRUPULE, *lisant.*

„ Quinze cents francs de rentes viageres,
„ Pour avoir souvenir de moi dans ses prieres.

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Geronte.*

Oui, je vous le promets, Monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir, je prîrai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme ?

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci ?
(au Notaire.)
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! moi, j'aurois légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître frippon,
Qu'Eraste auroit chassé, s'il m'avoit voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort ?

GERONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;
Je n'ose me fouiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !
(haut, à Geronte.)
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE, *à Eraste.*

Où sont-ils donc ? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle ;
Je les ai, par votre ordre, exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre !

ERASTE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.
(à Eraste.)
Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'esprit, le sens & la raison.

SCENE VIII.

Mde. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, *à Geronte.*

NE vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De Vouloir approuver le présent testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le Ciel vous en rend :
Et plus le legs eſt gros, plus le mérite eſt grand.

GERONTE, *à Criſpin.*

Et ce maraud auroit cette ſomme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, Monſieur, d'en faire un bon uſage :
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il eſt vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ERASTE.

Ce n'eſt pas encor tout : regardez cette Belle ;
Vous ſavez ce qu'un cœur peut reſſentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ſes coups :
Charmé de ſes attraits, j'embraſſe vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah ! Monſieur mon neveu....

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorſqu'en écoutant un ſentiment plus ſain,
Votre cœur moins épris a changé de deſſein.

Mde. ARGANTE.

Je crois que vous & moi nous ne ſaurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire ;
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà ;
Tels que je les reçus, je les rends.

(elle préſente le porte-feuille à Geronte.)

LISETTE, *prennant le porte-feuille plutôt que Geronte.*

Alte-là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ERASTE, *se jettant à genoux.*

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux;
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE, *à genoux.*

Eh! Monsieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh! Monsieur.

GERONTE.

La tendresse m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du porte-feuille?

ISABELLE.

Non, Monsieur, je vous jure; il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien! s'il est ainsi, par-devant le Notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, *à Geronte.*

Quelle action de grace!...

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait; j'y consens;
Mais, sur-tout, au plutôt procréez des enfans
Qui puissent hériter de vous en droite ligne;
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez, à jamais, tous neveux Bas-Normands,
Et nieces que le diable amene ici du Mans;
Fléaux plus dangéreux, animaux plus funestes,
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCENE IX & *derniere.*

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

LAISSONS-LE dans l'erreur, nous sommes héritiers;
Lisette, sur mon front viens ceindre les lauriers :
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grace au Ciel, mis la barque à bon port;
En faveur des vivans je fais revivre un mort ;
Je nomme à mes desirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagere,
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

FIN.

L'Approbation & la permission se trouvent aux œuvres de l'Auteur.

On trouve à Toulon, chez J. L. R. Mallard, Imprimeur-Libraire, place St. Pierre, un assortiment de Piéces de Théatre, imprimées dans le même goût.

390474

LF
R339kx

Regnard, Jean François
Le légataire universel.
New ed.

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED